

A portrait of Arthur Rimbaud, a young man with short, dark, curly hair, looking slightly to the right. He is wearing a dark green jacket over a white shirt and a dark green bow tie. The background is a plain, light-colored wall. The text "Arthur Rimbaud" is overlaid in yellow on the right side of his head, and "Poèsies" is overlaid in orange below it.

Arthur Rimbaud

Poèsies

Poésies

[Poésies](#)

[Le dormeur du Val](#)

[Le bateau ivre](#)

[Les étrennes des orphelins](#)

[Sensation](#)

[Soleil et chair](#)

[Ophélie](#)

[Bal des pendus](#)

[Le châtiment de Tartufe](#)

[Le forgeron](#)

[À la musique](#)

[Venus anadyomène](#)

[Première soirée](#)

[Les réparties de Nina](#)

[Les effarés](#)

[Roman](#)

[Le mal](#)

[Rages de César](#)

[Rêves pour l'hiver](#)

[Au Cabaret Vert](#)

[La maline](#)

[L'éclatante victoire de Sarrebrück remportée](#)

[aux cris de vive l'empereur](#)

[Le buffet](#)

[Ma bohème \(fantaisie\)](#)

[Les corbeaux](#)

[Les assis](#)

[Tête de faune](#)

[Les douaniers](#)

[Oraison du soir](#)

[Chant de guerre Parisien](#)

[Mes petites amoureuses](#)

[Accroupissement](#)
[Les poètes de sept ans](#)
[L'orgie Parisienne où Paris se repeuple](#)
[Le cœur du pitre](#)
[Les pauvres à l'église](#)
[Les mains de Jeanne Marie](#)
[Les sœurs de charité](#)
[Voyelles](#)
[Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs](#)
[Les premières communions](#)
[Les chercheuses de poux](#)
[Vers nouveaux](#)
[Larme](#)
[La rivière de Cassis](#)
[Comédie de la soif](#)
[Bonne pensée du matin](#)
[Fêtes de la patience](#)
[Jeune ménage](#)
[Bruxelles](#)
[Fêtes de la faim](#)
[Michel et Christine](#)
[Honte](#)
[Mémoire](#)
[Page de copyright](#)

Poésies

Arthur Rimbaud

Le dormeur du Val

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant com
me
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Octobre 1870

Le bateau ivre

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-
Rouges criards les avaient pris pour cibles
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver plus sourd que les cerveaux d'
enfants,
Je courus ! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohubohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil ni ais des falots !

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes
sures,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,

Dévorant les azurs verts ; où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend ;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rythmes lents sous les rutillements du jour
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres
,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieus crevant en éclairs, et les trombe
s
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir
!

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames trèsantiques
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets !

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs
,
La circulation des sèves inouïes
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteur
s !

J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufler aux Océans poussifs !

J'ai heurté, savezvous, d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peau
x

D'hommes ! Des arcsen-
ciel tendus comme des brides
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeau
x !

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan !
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et les lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de
braises !
Échouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient, des arbres tordus, avec de noirs parfums !

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
— Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses
jaunes
Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux...

Presque île, ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds.
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir à reculons !

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anse
s,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau ;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mu
r
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur ;

Qui courais, taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les juillots faisaient crouler à coups de tri
ques
Les cieus ultramarins aux ardents entonnoirs ;

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante li
eues
Le rut des Béhémots et les Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets !

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieus délirants sont ouverts au vogueur
:
— Est-
ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or à future Vigueur ? —

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navr
antes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer :
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
ô que ma quille éclate ! ô que j'aille à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi plein de tristesses, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, à lame
s,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flamm
es,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.

Les étrennes des orphelins

I

La chambre est pleine d'ombre ; on entend
vaguement

De deux enfants le triste et doux chuchot
ement.

Leur front se penche, encore alourdi par
le rêve,

Sous le long rideau blanc qui tremble et se
soulève...

— Au dehors les oiseaux se rapprochent f
rileux ;

Leur aile s'engourdit sous le ton gris des
cieux ;

Et la nouvelle Année, à la suite brume
use,

Laissant traîner les plis de sa robe neig
euse,

Sourit avec des pleurs, et chante en grel
ottant...

II

Or les petits enfants, sous le rideau flo
ttant,

Parlent bas comme on fait dans une nuit
obscur.

Ils écoutent, pensifs, comme un lointain m
urmure...

Ils tressaillent souvent à la claire voix
d'or
Du timbre matinal, qui frappe et frappe
encor
Son refrain métallique en son globe de v
erre...
— Puis, la chambre est glacée... on voit traî
ner à terre
Épars autour des lits, des vêtements de
deuil :
L'âpre bise d'hiver qui se lamente au s
euil
Souffle dans le logis son haleine moro
se !
On sent, dans tout cela, qu'il manque quelq
ue chose...
— Il n'est donc point de mère à ces petits
enfants,
De mère au frais sourire, aux regards trio
mphants ?
Elle a donc oublié, le soir seule et penc
hée,
D'exciter une flamme à la cendre arra
chée,
D'amonceler sur eux la laine et l'édre
don
Avant de les quitter en leur criant : pa
rdon.
Elle n'a point prévu la froideur matin
ale,
Ni bien fermé le seuil à la bise hivernal
e ?...
— Le rêve maternel, c'est le tiède tap
is,
C'est le nid cotonneux où les enfants t
apis,

Comme de beaux oiseaux que balancent les
branches,
Dorment leur doux sommeil plein de visions b
lanches !...
— Et là, — c'est comme un nid sans plumes, s
ans chaleur
Où les petits ont froid, ne dorment pas, o
nt peur ;
Un nid que doit avoir glacé la bise amè
re...

III

Votre cœur l'a compris : — ces enfants sont
sans mère.
Plus de mère au logis ! — et le père est bie
n loin !...
— Une vieille servante, alors, en a pris
soin.
Les petits sont tout seuls en la maison g
lacée ;
Orphelins de quatre ans, voilà qu'en leur
pensée
S'éveille, par degrés, un souvenir rian
t...
C'est comme un chapelet qu'on égrène en
prient :
— Ah ! quel beau matin, que ce matin des é
trennes !
Chacun, pendant la nuit, avait rêvé des s
iennes
Dans quelque songe étrange où l'on voyait
joujoux,